

LIMEN, LIMINIS
APDV, 2017

Au printemps 2017 nous avons amorcé, Barthélémy Bette et moi-même, un projet non défini au sein des habitations à loyer modéré du groupe RIVP 4001, situé porte de Vincennes à Paris.

Porté par l'association Apdv nous confiant une carte blanche pour l'occasion, ce projet visait à se faire croiser nos compétences respectives de sociologue et de plasticien en les mettant au service d'une proposition réflexive, artistique, sensible et plastique dont nous révélerions au public l'été venu les possibles productions qui en découleraient.

Nous partageons en amont des envies notamment celle d'interroger la place de l'art au sein de ces dits logements. L'occasion pour mon travail, coutumier des projets immersifs et collaboratifs, de se confronter à une nouvelle approche ainsi qu'à un nouveau territoire.

Sans protocole établi, et par rendez-vous sur place répétés, nous nous sommes peu à peu mis en présence des forces installées. Notre zone de travail ne se circonscrivant pas au seul périmètre des immeubles du groupe RIVP 4001, nous avons été amenés sur cette période de plusieurs mois à traverser plusieurs endroits à proximité et à fréquenter quelques établissements divers.

Les chemins parcourus et les diverses stations effectuées furent autant d'occasions d'appréhender le quartier de vie des habitants et le paysage urbain le constituant.

Nous avons également profité d'une base arrière au 11 rue Jules Lemaître en la présence d'une petite chambre de bonne dépassant les notions habituelles d'un espace de travail partagé ou d'un atelier.

Enfin, nous avons sillonné les divers bâtiments prenant la mesure de leur architecture et avons rencontré plusieurs habitantes et habitants. De là, allaient naître nombre de réflexions et de moments hétérogènes.

Outre la simple installation d'un corpus d'oeuvres dans les espaces communs ainsi que les loges des gardiennes et gardiens des immeubles, nous souhaitions aller à la rencontre des habitantes et des habitants pour tenter de comprendre leur rapport aux propositions artistiques qui leur étaient faites habituellement.

Pour cela, nous avons besoin d'un prétexte.

L'idée du paillasson nous est apparue comme une presque évidence après avoir commencé à photographier multitude de ceux qui nous étaient donnés à voir lors de nos ascensions ou descentes d'étages dans les immeubles. Symbolisant la frontière entre l'extérieur et l'intérieur, ces derniers nous permettraient paradoxalement de franchir les différents seuils qui se présenteraient à nous. Un opportunisme ambigu séduisant. Pour ce faire, nous avons écrit une lettre invitant les locataires désireux d'échanger leurs anciens paillassons contre un neuf à se manifester.

Plusieurs nous répondirent, les portes s'ouvrirent.

Nous avons choisi de produire chacun huit paillassons en conséquence.

Pour ma part, je me suis tourné vers des formes abstraites et très colorées suite à la récurrence d'une demande observée dans les propos recueillis auprès des habitants qui souhaitaient plus de couleur dans les oeuvres. Les formes, que j'ai peintes à la bombe aérosol sur la fibre coco des paillassons, rappellent par ailleurs l'esthétique graffiti. Une façon à mes yeux d'inviter le dehors dedans, de transformer le geste vandale et salissant en une oeuvre sur laquelle on s'essuie les pieds avant d'entrer.

Au mur est accrochée une photo intitulée « Welcome ».

Une tension existe dans la composition photographique, entre l'injonction d'accueil et le champs d'orties dans lequel repose le paillasson. Cette pièce a été initialement pensée en écho aux problématiques migratoires actuelles.

Au-delà des échanges plutôt enthousiastes provoqués par nos tracts, nous avons aussi et à d'autres moments ressenti un certain désintérêt envers notre démarche.

Nous savions dès le départ que nous nous confronterions à une multiplicité de regards.

Que le projet poserait la question de ses propres limites.

Qu'il poserait aussi la question de la définition de l'art dans cet endroit précis et singulier où ailleurs artistes et spécialistes n'arrivent pas à s'accorder.

Au regard de certaines contraintes, l'envie de créer autre chose s'est présentée comme nécessaire.

De manière plus autonome, dans l'espace public, dans les rues du quartier, à toute proximité des habitations mais libéré de leur puissante influence. Ces gestes car c'est le nom que l'on peut donner à mes actions qui s'emparent d'un presque rien pour en faire émerger les qualités poétiques, par leur capacité de révéler autre chose, je les vois comme une façon de me réapproprier un territoire. Une façon de faire partie du décor sans forcément y être invité. Les réaliser dans un état d'errance volontaire, pleinement choisi et me dégageant de tout « rendre-compte » s'est avéré être un complément indispensable et salutaire à une certaine complexité rencontrée dans les murs.

C'est dans les murs pourtant que les photographies de certains d'entre-eux reviendront. Sous la forme de clichés photographiques encadrés. Les cadres quant à eux sont réalisés dans un bois de récupération trouvé dans le quartier.

Un jalon supplémentaire à un projet devenant plus total à chacune de nos présences sur le territoire, à chacune de nos séances de travail, à chacun de nos échanges.

Cet équilibre entre les propositions au cœur de « Limen, Liminis » s'est finalement trouvé de façon assez naturelle, par va-et-vient. Ces propositions, déjà nombreuses, pourraient l'être encore plus. Car nous pourrions finalement voir cette expérience comme une amorce à un après. Comme un début prometteur à une véritable immersion qui mériterait un déploiement de moyens supplémentaires. Une immersion dont l'horizon ne saurait être une simple réponse à un contexte tant les enjeux ici remués sont nombreux et complexes et participent d'une certaine utopie à nourrir.

Tout comme l'a été notre collaboration.

La complémentarité de nos deux visions est à considérer comme une chance à l'entendement de ce projet. Car avançant ensemble, sur le même terrain et dans le même temps, nous avons produit finalement deux voix différentes. Des paillasons aux textes en passant par nos lettres aux habitants, chacun a voulu dire à sa façon.

Nous avons œuvré ensemble mais différemment. C'est cette pluralité d'opinions et de ressentis qui constitue une chance.

Chacun a voulu dire à sa façon donc, mais riche d'avoir à le formuler en présence de l'autre sans que beaucoup de choses n'auraient émergées.

Laurent Lacotte, le 30 juin 2017.

« J'admets que mon appartement n'est pas historique : je n'ai pas fomenté de révolte dans mon salon ni créé de mouvement littéraire, Mata Hari n'est pas venue dans ma chambre et de ma fenêtre nul Oswald n'a tiré sur Kennedy. Mais j'ai rempli de monde ma loge de concierge ».

Thomas Clerc, *Intérieur*.

« J'appelle dispositif tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler, et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants ».

Giorgio Agamben *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*

Limen, liminis.

Un dispositif pré-texte.

Au sens littéral l'échange matériel de paillasons nous donne une bonne raison d'entrer en contact avec les habitants, et leur donne une bonne raison d'accepter que nous pénétrions leurs espaces privés. Au sens figuré, c'est l'occasion d'un échange immatériel car la rencontre initie des récits croisés. Dans tout les cas la sculpture justifie notre présence temporaire.

Un dispositif générateur de récits.

Cette présence mobilise des habitants qui en retour modifient le travail de leurs hôtes de passage. Une habitante nous fait comprendre la puissance génératrice de récits d'un objet qui suscite sinon la curiosité du visiteur, du moins l'envie d'énonciation de son possesseur. Ainsi la proposition artistique se multiplie en autant de récits que de propriétaires, à l'image d'une rumeur qui s'altère au gré de ses répétitions successives.

Chargés de missions transversales.

Franchir des seuils c'est aussi franchir des barrières sociales et mentales. Cette possibilité socialement instituée de déplacements est un point commun du sociologue et de l'artiste et repose sur une croyance partagée de l'art et de la science.

Réception.

Si la bienveillance est majoritaire, ces croyances ne sont pas partagées par tout le monde. L'agressivité défensive découle d'un partage insupportable du sensible que notre présence exacerbe, et tout se passe comme si l'absence de séparation physique entre art et non-art devenait le révélateur de divisions mentales incorporées.

Une sculpture composite destinée à être décomposée.

Le dispositif existe au temps T de l'exposition, au point de confluence d'un avant, le processus de recherche qui établit le dispositif, et d'un après qui la décompose. La sculpture tente de rééquilibrer la domination culturelle en étant partiellement digéré par le corps social dans lequel il se trouve.

L'exposition en trois dimensions.

De ce fait l'exposition initialement cantonnée aux rez-de-chaussée investit les étages, espaces habituellement ignorés. Si le livret témoigne de nos incursions temporaires dans les logements, l'objet sculptural en reste, par sa nature même, au seuil.

Le visiteur curieux quant à lui aura à mener verticalement l'enquête, suivant les indices résiduels déposés sur le présentoir.

Faites travailler les autres.

La loge de gardienne est le réceptacle du dispositif et la gardienne une médiatrice qui produit l'intermédiation nécessaire à son déploiement vertical. Les habitants doivent également produire un travail minimal pour obtenir leur paillason : envoi de la photo du paillason usagé, dépôt de l'adresse.

Temps gratuit et temps contraint.

Il n'y a toutefois pas identité entre les fonctions de gardiens et de médiateurs, et celles-ci se trouvent parfois même en contradiction l'une avec l'autre. Comme on nous l'a dit parfois sans détour, « l'option-art » reste superfétatoire et soumise au bon vouloir du travailleur.

Commensalisme.

En parallèle des plantes-sculptures installées par Camille Fréchou, nous nous nourrissons du terreau relationnel préexistant entre les habitants, les gardiens, la RIVP, pour en faire la force d'impulsion autonome du dispositif.

Faire avec .

Originellement, les paillasons usagés des habitants devaient être exposés, mais devant le refus de la gardienne il nous est apparu évident que nous devions en produire des séries originales.

La contrainte du lieu engendre une négociation présente en amont du processus créatif, là où le white cube se revendique d'une liberté absolue par abstractisation de tout contexte. Or l'on sait que l'illusion de la liberté est une des voies par lesquelles s'exerce le déterminisme.

De l'entretien à la rencontre.

Chaque entretien effectué déplace une méthodologie d'inspiration sociologique. A la régularité du questionnement s'impose la singularité de la rencontre, qui pour un temps n'a plus d'autre objet qu'elle-même.

Sur place et à emporter.

La première série de paillason joue avec la demande tout en l'excédant : la couleur, demande récurrente de « joli », devient omniprésente à la manière d'un graph'. L'art urbain s'invite dans l'hospitalité bourgeoise du paillason.

La deuxième série s'oppose à la première par son aspect rectiligne. Ces lignes-frontières placées orthogonalement au déplacement de l'invité rendent le motif contradictoire à la fonction de l'objet. Le motif constitué par l'arrière-plan visuel d'une inscription prise en passant se déploie tel une partition vide ne prétendant pas s'imposer à la musique intérieure de chacun. Une photo-cartel, trivialement prise au portable, rend visible ce dialogue spatial et s'oppose à la préciosité d'un paillason devenu objet de design. Le présentoir quant à lui devient meuble afin de s'adapter à l'exiguïté de la loge et d'en conserver le confort, de ne pas obturer la lumière ni de gêner l'ouverture des fenêtres.

De son côté la photo encadrée peut s'appliquer à l'auteur du dispositif.

Errance, hasard.

Le livret d'exposition témoigne de l'arbitraire des déambulations et des rencontres, parfois occasionnées par la sortie d'une poubelle. A l'image des moments d'interactions recueillis, la production textuelle qui en découle se choisit une même forme fragmentaire.

Barthélémy Bette